REMARQUES SUR LE TRAVAIL MANUEL À BYZANCE AU XIVe SIÈCLE

TUDOR TEOTEOI

Bien que les sociétés médiévales ne fûssent pas à même d'attribuer au facteur économique sa valeur réelle — ce fait constituant un acquis des temps modernes —, le sentiment du rôle considérable de ce facteur pour l'existence humaine se dégage parfois de la lecture des sources historiques de la période en question. On pourrait dire même que sa présence est d'autant plus frappante que le désir de saisir la réalité est plus évident. Cependant, ce désir s'est accusé de préférence dans l'Occident de l'Europe plutôt qu'à Byzance, où le caractère rhétorique marqué de ces sources met mieux en lumière le penchant contraire : celui d'une évasion de la réalité.

D'autre part, le faible degré de développement des forces productives et de la technique — trait général du moyen âge — devait conduire à reléguer les forces productives dans la catégorie du travail manuel, activité réservée en règle générale aux classes inférieures de la pyramide sociale.

En revanche, l'Occident devait connaître un processus incessant de « démocratisation » du travail productif, c'est-à-dire que les classes supérieures de la société vont commencer à s'intéresser aux activités auparavant traitées d'indignes d'un tel honneur — par exemple le commerce. Par conséquent, les activités vouées au mépris de la mentalité féodale verront elles aussi leur statut social s'élever. Cette évolution menera même à la naissance de certaines formes étatiques dans le genre des républiques italiennes, qui finiront par devenir l'un des ferments actifs de la dissolution de Byzance.

✦

La sorte de mépris, de ἀδοξία, attaché par les Byzantins, par ceux de la haute société byzantine tout au moins, au travail productif se reflète dans leur goût pour la rhétorique, qui semble augmenter avec le temps. Ce penchant rhétorique est illustré entre autres par la manière dont ils ont adopté et développé le genre des dialogues imités de Lucien. Toutefois, l'effervescence politique et sociale qui suivit à la mort d'Andronic III devait éveiller l'intérêt pour la vie quotidienne. De l'avis général, les sources importantes en ce qui concerne la prise de position face aux réalités sociales du temps remontent justement à cette période. Tel est par exemple le cas des deux discours de Neilos Kabasilas, l'un dirigé contre les usuriers et connu depuis longtemps, l'autre cité pour la première fois par O. Tafrali (qui le rattacha, pourtant, à la révolte des zélotes de Thessaloniques). Mais il existe de cette même période, ou, pour plus d'exactité, de l'intervalle des années 1342—1345, l'ouvrage d'un auteur moins connu, également rédigé dans le style des dialogues de Lucien. Intitulé « Dialogue du riche avec le

https://biblioteca-digitala.ro

pauvre », l'œuvre appartient à Alexios Makrembolites — subalterne d'un personnage que l'Histoire de Jean Cantacuzène nous rend assez familier [1]. « S'étant occupé pendant longtemps de l'enregistrement des terres (ἀπογραφαί) et disposant d'une grande expérience dans cette sorte de questions », Patrikiotes — car c'était là son nom — se montre au moment où Cantacuzène venait d'ordonner par écrit aux stratiotes des villes de se préparer pour l'éventualité où une campagne contre les Mysiens deviendrait nécessaire [2]. « Voyant cependant bon nombre, non seulement de ceux inscrits dans les listes militaires, mais aussi des autres non rares, comme ils négligent complètement leurs devoirs envers les campagnes militaires et privent ainsi l'Etat (τὸ κοινόν) du profit tiré d'eux, sous prétexte que les ressources (αἱ χορηγίαι) attribuées à chacun d'eux par l'empereur sont insuffisantes, il (c'est-à-dire Jean Cantacuzène, à l'époque grand domestique puisqu'il s'agit de l'été de 1341, juste après la mort d'Andronic III) se mit à méditer comment les sortir du manque de ressources qui les oppressait, en complétant à tout un chacun ce qui lui manquait de la *pronoïa* (les italiques nous appartiennent, T.T.) attribuée par l'empereur » [3]. C'est dans cette circonstance que Patrikiotes offrit ses biens et ses services, loué par Cantacuzène pour la générosite avec laquelle il se donna à la cause publique « non dans un esprit de lucre », mais pour rendre « l'Empire des Romains plus grand et plus illustre ». Patrikiotes lui confessa alors que sa générosité était née aussi de ses remords quant à la provenance de sa richesse : les abus fiscaux auxquels il s'était adonné avaient fini par éveiller en lui un sentiment de repentance et le désir d'expier les injustices commises. Afin d'alléger sa conscience, il avait pensé tout d'abord d'édifier un monastère et de distribuer de l'argent aux « pauvres mendiants » (εἰς πένητας ἀγύρτας). Réfléchissant à la longue que son argent risquait d'être prodigué ainsi sans grand profit, soit en dépenses inutiles, soit confié à des mains indignes, il lui vint l'idée de le tenir à la disposition de Cantacuzène pour lui donner l'emploi le plus convenable et le dépenser de la sorte « dans les intérêts communs des Romains ».

La même source nous apprend aussi le montant de la richesse dont Patrikiotes entendait disposer à cet effet. Comme Cantacuzène lui demandait de combien d'argent il disposait, sa réponse fut qu'il possédait cent mille *nomismata* en numéraire, à part quarante mille *nomismata* en pièces de mobilier et divers objets de prix, en or et en argent [4]. Pour mieux saisir l'importance de ces sommes rappelons que l'argent légué à sa mort (en 1317) par l'impératrice Irène de Montferrat étant divisé en deux parts, l'une à

---

[1] Ihor Ševčenko, *Alexios Makrembolites and his « Dialogue between the Rich and the Poor »*, ZRVI, 6, 1960, p. 190 et 200. L'éditeur est d'avis que le dialogue a dû être composé dans la capitale, entre les tremblements de terre des mois octobre—novembre 1343 et le massacre des aristocrates de Thessalonique (1345), qui ne s'y trouve pas mentionné. Le tremblement de terre de 1343 est mentionné dans une petite chronique (éd. B. T. Gorjanov, *Neizdannyj anonimnyj vizantijskij hronograf XIV veka*, VV, II (XXVII), 1949, p. 285).

[2] Le conflit byzantino-bulgare a revêtu cette fois-ci un aspect dynastique : l'ex-tzar Ivan Šišman (1330—1331) était allé chercher asile dans l'empire byzantin après la perte de son trône. Cantacuzène donne de longs détails sur la manière dont les Byzantins refusèrent d'accéder aux demandes d'extradition, malgré les grandes insistances des autorités bulgares vers la fin du règne d'Andronic III.

[3] Cantacuzène, *Historiarum libri*, éd. Bonn, (= Cant.), II, p. 58.

[4] *Ibidem*, p. 62.

https://biblioteca-digitala.ro

distribuer comme de juste entre ses fils, l'autre destinée à la restauration des édifices religieux suivant le désir de son époux Andronic II, la seconde somme — que Grégoras considérait comme très importante (ce qui l'incite à souligner la portée d'un tel acte, ainsi que le fait que l'empereur accordait plus d'intérêt à la réfection des édifices de culte déjà existant qu'à la construction des nouveaux) — montait à plusieurs milliers de *nomismata*. « Plusieurs milliers » veut dire que si nombreux qu'ils fûssent, ils ne pouvaient guère dépasser dix mille, car dans ce cas-là notre écrivain aurait écrit « myriades » au lieu de « chiliades ». Même si chaque fils d'Irène recevait une partie égale à la somme affectée à la restauration des églises, cette partie ne pourrait représenter plus de dix mille *nomismata* par personne. En multipliant cette somme par le nombre des enfants d'Irène et ajoutant au tout la part qui revenait à la réfection des monuments on n'obtient ni la moitié des cent quarante mille hyperpères offerts par Patrikiotes, qui disposait donc d'une richesse de beaucoup supérieure à une dotation impériale. La chose ne saurait passer pour invraisemblable, puisque, à la suite de l'entrée dans Constantinople d'Andronic III (le 24 mai 1328) et de sa victoire sur son grand-père, Andronic II, celui-ci se vit allouer le revenu annuel des pêcheries de la capitale, estimé à environ dix mille *nomismata* [5].

Ce fut dans ces circonstances qu'on pilla les luxueuses maisons de Théodore Métochite, le grand logothète d'Andronic II. Une partie de ses biens aboutirent à la trésorerie impériale (τὸ βασιλικὸν πρυτανεῖον), alors que l'autre partie était distribuée à la populace constantinopolitaine. Des voix s'étaient élevées à cet égard, prétendant que les richesses respectives représentaient le sang et les larmes des pauvres, accumulés par ceux auxquels avait été confiée l'administration des villes et campagnes byzantines. La vindicte populaire détruisit alors également les lettres avec les notes détaillées de Métochite relatives aux sommes données aux différentes personnes de son entourage (φίλοι) [6]. Il est facile de concevoir la valeur que ces notes auraient eu pour nous. Tout aussi précieuses auraient été les copies des cinq cents lettres adressées par Jean Cantacuzène à la mort d'Andronic III aux gouverneurs administratifs des provinces impériales, que le texte désigne par le terme d'épitropes des éparchies, ainsi qu'aux percepteurs qui prélevaient les impôts, pour les mettre en garde contre les abus qu'ils auraient pu commettre en pensant que tant que durera la vacance du trône il n'y aurait personne pour leur en demander compte [7]. La copie de telles lettres aurait permis de dresser une liste complète des provinces administratives de l'Empire byzantin à cette époque. Sans compter encore qu'elles auraient révélé les noms des gouverneurs de ces provinces, les titres auliques qui étaient les leurs, ainsi que nombre d'autres éléments susceptibles de fournir une image générale de la vie économique et de l'organisation administrative de Byzance.

Par contre, les manuscrits de l'époque comportent souvent des listes d'*offikia*, c'est-à-dire des dignités à fonctions publiques (impériales et patriarcales), d'où il résulte que celles-ci présentaient aux yeux des

---

[5] Grégoras, *Byzantina historia*, éd. Bonn, (= Greg.), I, p. 428.
[6] *Ibidem*, p. 425—426.
[7] Cant., II, p. 14—15.

https://biblioteca-digitala.ro

Byzantins un intérêt nettement supérieur à tout autre. La conclusion à tirer d'un tel état des choses est que la province n'avait pas réussi à s'imposer suffisamment pour égaler sinon estomper l'éclat mirifique du centre et de la capitale. Comparée au prestige des dignités et fonctions de la hiérarchie centrale qui, en dépit de leur caractère bureaucratique et de leur manque fréquent de contenu, constituaient des sources de revenu plus importantes que les activités liées directement au travail productif, l'administration provinciale restait de second ordre [8].

Commentant cette différence de position dans le processus de la production des biens matériels en tant que source de l'inéquité sociale, Alexios Makrembolites soulignait le statut inférieur attribué à l'activité productive, qui réclamait de grands efforts et n'obtenait qu'une rémunération infime. Ceux qui se trouvaient dans cette situation étaient « les pauvres », parmi lesquels l'auteur du Dialogue se comptait lui-même, en écrivant « et nous nous dépensons dans des activités nombreuses, à la suite desquelles le gain obtenu est minime sinon même nul ; cependant que pour vous [les riches, N.D.A.] le grand profit s'accompagne d'un petit effort » [9]. Il continue : « Même si nous autres, dépourvus de biens, passons pour être de sang moins noble que le vôtre, nous prouvons toutefois souvent combien utiles sommes-nous ; car nous différons de vous par la richesse et non par nature, et vous ne pouvez pas vous dispenser de notre aide. De nos rangs viennent les travailleurs de la terre, les bâtisseurs des maisons, des navires, les artisans, tous ceux qui forment les assises des villes ; et de vos rangs, si difficile soit-il à le dire, de vos rangs sortent les profiteurs, les hommes élevés dans la mollesse et ceux qui dirigent les destinées publiques avec la démesure de leurs désirs, ceux qui ruinent les villes et font augmenter la pauvreté » [10]. En réunissant dans le même passage les riches et les pauvres, Makrembolites avait en vue les coupes d'or, les vêtements brillants et couverts de dorures, les pièces de monnaie dont l'or de toute première qualité était thésaurisé en abondance dans des coffrets de bois qui faisaient la richesse des premiers, alors que les seconds, les siens, devaient se contenter du vin éventé et sans effet des vases de terre, des vêtements en poils de bêtes, cependant que l'argent qu'ils maniaient était celui des monnaies divisionnaires d'argent et de bronze, les oboles affectés à l'achat de la nourriture quotidienne.

Les pauvres présentés par le Dialogue ou que son auteur prétend représenter sont les indigents de la ville. Malheureusement, aucune source de celles connues jusqu'à présent ne rend compte de la situation sociale où se trouvaient à l'époque les pauvres du monde rural. Pour la civilisa-

---

[8] En ce qui concerne l'administration provinciale, il convient de valoriser un renseignement fourni par la vie du moine athonite Germanos pour la période du XIIIe siècle, juste après la restauration de Byzance par les Paléologues. Cette source précise que les parents de son héros étaient des citoyens honorés de la ville de Thessalonique, tant pour leurs richesses, que pour les hautes fonctions détenues dans l'administration : son père avait été nommé par l'empereur même à la tête de « ceux qui géraient les revenus et les dépenses de la ville » (éd. P. Joannou, *Vie de S. Germain l'Hagiorite par son contemporain le patriarche Philothée de Constantinople*, An Boll, LXX, 1952, p. 51, l. 15—22). C'est dans cette qualité qu'il allait relater plus tard à son fils comment deux citoyens de la ville prétendaient qu'ils avaient fait l'objet d'une injustice, par des impôts et autres pratiques fiscales abusives (*ibidem*, p. 69, l. 20—25).

[9] I. Ševčenko, *Dialogue*, ZRVI 6, 1960, p. 205, l. 28—29.

[10] *Ibidem*, p. 210, l. 6—13.

https://biblioteca-digitala.ro

tion byzantine, l'élément dominant était la ville, le centre politique-administratif auquel se subordonnait la vie des campagnes bien que l'agriculture n'ait jamais cessé de constituer la maîtresse pièce de son économie. Peu sensibles à la nature, lui préférant les modèles livresques de la rhétorique antique, les Byzantins ne tiraient qu'une maigre inspiration de ce qu'on pourrait appeler « la vie rurale » ; même si celle-ci leur assurait l'existence, ils vivaient dans un monde dominé par une aristocratie citadine, dont l'idéal était de détenir des fonctions dans l'entourage de l'empereur ou des dignités (civiles, militaires et ecclésiastiques) dont le centre naturel était la ville.

Cet esprit bureaucratique, cet étatisme ont imprimé profondément leur marque sur le monde byzantin avec pour conséquence de réduire sensiblement son intérêt pour le milieu naturel et les possibilités de l'homme de le modifier à son profit. Les suites du fait que les Byzantins ne se rendirent pas compte de la valeur sociale de toute activité productrice de biens matériels ont été le mépris du travail manuel, ainsi que la position inférieure dans la société de ceux qui peinaient avec leurs bras. Il s'agissait sans doute d'une mentalité héritée et non d'une création propre au monde byzantin [11]. Mais il convient de retenir que ce monde byzantin n'a pas su surmonter l'inertie du passé ; tout au contraire, la force de celle-ci ne fit qu'augmenter avec le temps. Les croisades et la confrontation des Byzantins avec l'Occident devaient accentuer encore plus cet état d'esprit. Anne Comnène justifie son hostilité envers les Occidentaux, leur reprochant entre autres défauts leur esprit entreprenant, leur audace, leur aptitude à traduire leur pensée en fait sur le champ [12].

A moins de trois siècles plus tard, Demetrios Kydones, en parlant de l'abîme qui s'était ouvert entre les deux mondes jadis unis, montrait que les Byzantins s'étaient engagés sans espoir de retour dans la voie de l'antique division de la gent humaine en deux camps : les Hellènes et les Barbares, se nourrissant de l'idée que tous ceux qui leur étaient étrangers manquaient de jugement et d'éducation (πᾶν ἀνόητον καὶ σκαιόν) et que les Barbares n'étaient en rien supérieurs aux ânes et aux bœufs : « comptant les Latins [13] aussi dans les rangs de ces-derniers [les Barbares — N.D.A.], ils ne reconnaissaient rien d'humain en eux, se réservant à eux-mêmes tel un héritage Platon et son disciple [donc, Aristote] et s'attribuant toute la sagesse des Hellènes [14], alors qu'ils rejetaient avec mépris

[11] Ce mépris pour le travail manuel à Byzance offre une nette analogie avec la mentalité qui dominait la ville romaine de la basse-époque, minée par la crise du système esclavagiste, quand « on se serait déshonoré par l'exercice d'un métier ou d'une industrie » — R. Latouche, *Les origines de l'économie occidentale (IVe—XIe siècles)*, Paris, 1970, p. 22. Le même état d'inertie explique sans doute également l'absence à Byzance des innovations dans le domaine de la technique agricole dont l'Occident de l'Europe avait bénéficié (cf. Lefebvre des Noëttes, *Le système d'attélage du cheval et du bœuf à Byzance et les conséquences de son emploi*, « Mélanges Charles Diehl », I, Paris, 1930, p. 183—190). Sous ce rapport aussi Byzance se figeait donc dans la tradition héritée de Rome.

[12] *Aléxiade*, éd. B. Leib, Paris, 1967, I, p. 10 et 38 ; II, p. 210—211 ; III, p. 13, 28, 51, 107.

[13] C'est ainsi qu'étaient désignés les Occidentaux par les Byzantins parce qu'ils usaient du latin comme langue de culture et de culte.

[14] Egalement appelée la sagesse « du dehors » — expression qui chez les Byzantins englobait la totalité du domaine de la connaissance profane, celle située en dehors de la théologie, qui était définie, elle, comme la sagesse « intérieure » ou « de chez nous », c'est-à-dire appartenant aux Byzantins et qui avait manqué aux Hellènes de l'Antiquité.

https://biblioteca-digitala.ro

sur le compte des Latins le métier des armes et quelques ignobles activités d'épiciers. Car il n'y avait auparavant personne qui puisse convaincre les nôtres qu'ils pouvaient avoir quelque chose de commun avec eux dans leur tour de pensée ou que ceux-là soient à même d'avancer quelque opinion compétente en dehors de ces métiers bon marchés et entachés de banalité »[15].

Les commentaires de la campagne militaire dirigée par Michel IX contre les Turcs au commencement du XIVe siècle, dont l'échec est attribué par Grégoras à la déchéance de l'armée, fournissent à l'historien un élément véridique et l'occasion bienvenue d'une critique sévère de la société byzantine, qui avait négligé les activités militaires. Dans ce contexte, Grégoras parle de la qualité inférieure des combattants byzantins, dont les troupes se composaient d'une « populace » nombreuse provenant des rues et des champs, à laquelle s'ajoutaient ceux qui gagnaient leur vie avec « la bêche et la pioche »[16], autrement dit les travailleurs manuels qui déshonorent de leur présence la profession militaire. Et notre auteur estime les classes sociales adonnées au travail manuel indignes non seulement du métier des armes, mais aussi de certaines autres professions, par exemple de la profession ecclésiastique. Malgré son respect pour les qualités spirituelles du patriarche Arsène, sous le pontificat duquel Michel VIII Paléologue usurpa le trône des Lascaris, Grégoras ne manque pas de mentionner, avec une teinte dépréciative, que sous le rapport des affaires administratives et politiques ledit patriarche était au-dessous «même de ceux qui rentrent chez eux tard dans la nuit, pioche en main »[17].

Un trait général des informations — du reste peu nombreuses — concernant le travail agricole ou la pratique des métiers à Byzance pendant la basse-époque est leur apparition, en quelque sorte fortuite, dans les sources. Les mentions à cet égard ne sont pas le fruit d'un intérêt pour l'aspect concret du travail respectif ou pour ses résultats, leurs buts étant étrangers à cette sorte d'intérêt. Par exemple, nous apprenons l'existence de quatre ateliers spécialisés dans la vente des étoffes, de la région de Smyrne, notés à l'occasion d'une liste des biens de Goudelês Tyrannos[18]; la corporation des maçons de Thessalonique et surtout son chef, Georgios Marmaras, nommé πρωτομαΐστωρ τῶν οἰκοδόμων (δομητόρων)[19], sont mentionnés pour avoir évalué à 250 hyperpères certaines maisons à vendre vers la fin du premier quart du XIVe siècle; une allusion à un tailleur est faite à propos des vêtements de Jean Cantacuzène lors de son premier couronnement à Didymoteichon (le 26 octobre 1341)[20]; un homme « de

---

[15] D. Kydones, l'« Apologie de sa propre foi », chez G. Mercati, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV*, Cité du Vatican, 1931, p. 365, l. 80—86.

[16] Greg., I, p. 256.

[17] *Ibidem*, I, p. 66.

[18] MM, IV, Vienne, 1871, p. 286.

[19] Franz Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, I, Munich, 1948, p. 306, l. 33 (doc. n° 112 du mois de mars 1326) ; W. Regel, E. Kurtz, B. Korablev, *Actes de Zographou*, annexe à VV, XIII, 1907, p. 54—56 (doc. n° XXV de l'an 1327). A part l'origine occidentale de la notion de ματστωρ, remarquons aussi dans le dernier cas l'origine latine de quelques « termini technici » du domaine de la construction des maisons, par exemple κανάλος *(ibidem*, p. 54, l. 18—20).

[20] Cant., II, p. 168. L'intérêt de l'auteur ne porte pas sur le tailleur, mais sur l'anecdote relatée par le texte.

https://biblioteca-digitala.ro

ceux qui tissent les habits de pourpre de l'empereur » fit l'objet d'une guérison miraculeuse de Grégoire Palamas [21]; un acte de donnation de l'an 1392 fait état d'un atelier (sans aucune précision quant à sa nature) propriété de Demetrios Tzeringes et situé dans la cour d'un couvent de Thessalonique, qui bien des années auparavant avait été la proie d'un incendie [22]; des «grands maîtres jardiniers » (ἀνεπίληπτοι κηπουροί) étaient appelés en tant qu'experts dans un procès du monastère Iviron avec les Argyropouloi de Thessalonique, qui avaient affermé les terres du monastère dans la période 1403—1421 [23]. Ces quelques exemples ne prétendent guère fournir une liste exhaustive des divers métiers, qui ne sont mentionnés qu'accessoirement dans le texte respectif, dont l'intérêt porte sur d'autres questions.

Parmi les rares exceptions à cette règle comptent deux lettres anonymes, inédites jusqu'à présent, adressées à Tzykandyles — très probablement, ce Tzykandyles était le fameux copiste de l'œuvre de Jean Cantacuzène, des années 1358—1370. Ces lettres avaient pour objet de prier leur destinataire une encre noire de meilleure qualité que celle qu'on trouvait à l'époque sur le marché. Leur auteur se plaint de ce que l'encre qu'on pouvait alors acheter était insuffisante et qu'elle n'était pas de la qualité prétendue par ses vendeurs : confectionnée à la hâte, on ne l'exposait plus au soleil aussi longtemps qu'il était nécessaire [24]. Particulièrement important pour les détails relatifs à la manière dont on fabriquait l'encre à Byzance, le fragment en question constitue une singularité par les précisions « technologiques » qu'il nous apporte. La valeur de ces détails serait sensiblement supérieure s'ils s'accompagnaient de quelques précisions au sujet des métiers en rapport avec l'activité de production proprement dite. Malheureusement, en ce qui concerne cette dernière question, l'information dont nous disposons est de beaucoup plus maigre. Parfois, les documents des monastères comportent quelques données sur les « ateliers » ou les « moulins » (considérés eux aussi comme une sorte d'ateliers) desservant les couvents respectifs. Encore moins fréquentes sont les mentions des *praktika* désignant un paysan tailleur (ράπτης), un autre forgeron (χαλκεύς), ou savetier (τζαγγάρης) [25]. Ils pratiquaient leur métier dans le cadre restreint du village ou du domaine respectif, en même temps que les travaux du champ et sans que le produit de leur activité insuffisamment spécialisée, ait jamais pris le chemin du marché.

Eloquent de ce point de vue-là nous semble le fait qu'un appareil de guerre utilisé par les Byzantins au siège de Philippopoli et dont Cantacuzène donne la description minutieuse était l'œuvre d'un Occidental [26].

---

[21] Philotheos Kokkinos, *Encomion Gregorii Palamae*, PG 151, col. 610 (ἀνήρ τις τῶν ἀλουργίδας ἱστουργούντων βασιλικάς).

[22] F. Dölger, *éd. cit.*, 310—311 (doc. n° 114 du mois d'oct. 1392).

[23] *Ibidem*, p. 266, l. 15 (doc. n° 102 du mois de déc. 1421). Laissons de côté les fonctionnaires préposés à veiller sur les détails techniques d'un recensement fiscal, subordonnés en règle générale aux *apographeis*, tels les *geometrai*, par exemple (J. Bompaire, *Actes de Xeropotamou*, Paris, 1964 (coll. « Archives de l'Athos », III), p. 167—168, doc. n° 19 du 1319).

[24] Cf. Sp. Lambros, NE, IV, 1907, p. 172—173.

[25] Otto Mazal, *Die Praktika des Athosklosters Xeropotamou (Ein Beitrag zur byzantinischen Wirtschaftsgeschichte des 14. Jahrhunderts)*, JÖBG, XVII, 1968, p. 113.

[26] ἐκ Γερμανῶν τις περὶ τειχομαχικὰς μηχανὰς ἐξησκημένος (Cant., I, p. 173, l. 19—20).

https://biblioteca-digitala.ro

✦

Les sources traitant de la vie monastique usent d'une forme d'expression moins recherchée, car elles s'adressent également aux couches inférieures de la société. Elles se révèlent, en outre, plus sensibles à la vie et au labeur du petit peuple.

Mentionnée précédemment dans une note, la vie de l'athonite Germanos (1252—1336) ouvre la série des références dont nous nous proposons de faire état ci-après. Notre choix a été décidé tant par des raisons d'ordre chronologique, que par l'intérêt exceptionnel de certains détails qui nous sont communiqués par cette voie. Un épisode de l'enfance de Germanos nous le montre envoyé un jour par son père pour surveiller les ouvriers qui travaillaient leur vignoble (τοῖς τοῦ ἀμπελῶνος ἐργάταις). Une fois arrivés au vignoble « les gens s'adonnèrent avec zèle à leur travail », compte tenu du maître pour lequel ils œuvraient et du gain qui récompensait leur peine [27]. Cependant, l'âme charitable de Georgios (tel était le nom laïque de Germanos) s'émut de voir les hommes en sueur, accablés de fatigue et de la chaleur du midi : « estimant comme la pire des injustices de ne point alléger leur fardeau et leurs efforts, *d'autant plus que la paye fixée ne lui semblait pas en rapport avec leur peine* » [28] (les italiques nous appartiennent, T.T.), il ordonna aux hommes de laisser leurs bêches et leurs houes, pour se reposer à l'ombre des arbres. Et pendant que l'un sommeillait, qu'un autre nettoyait sa tunique et qu'un troisième cueillait des légumes, s'apprêtant à apporter de l'eau et le bois nécessaire pour faire un bouillon, Georgios s'écarta un peu, s'entretenant « seulement avec le Seigneur, en *hésychia* » et tenant entre ses mains le psautier dont il ne se séparait jamais. Mais son père, venant plus tard et se rendant compte sur place de ce qui se passait, il rassembla les gens, les remettant au travail, et punit son fils de quelques coups, « le renvoyant à la maison comme un homme de rien et inutile » [29]. L'épisode est clos, sans d'autres précisions quant à la somme d'argent payée aux ouvriers — car le but du récit n'était pas de fournir des détails de cet ordre mais de bien mettre en lumière la charité de Germanos.

Plus tard, quand le même Germanos deviendra moine au Mont Athos, la même source raconte qu'il accomplissait toutes sortes de travaux difficiles, portant souvent sur son dos de grosses charges, malgré les sentiers accidentés réunissant les divers monastères de la Sainte Montagne. Cet acte semblait d'autant plus méritoire au patriarche Philothée, qu'il s'agissait d'une personne de sang noble, habituée à être servie dans les moindres choses [30].

Le récit de la vie de Grégoire le Sinaïte (+1346) — personnage qui contribua à la diffusion au Mont Athos des traits spécifiques pour cette époque de la direction hésychaste et fut le guide spirituel du patriarche Kallistos Ier (1350—1353 et 1355—1363) — montre que bien que absorbé

---

[27] P. Joannou, *éd. cit.*, (ci-dessus, n. 8), AnBoll, LXX, 1952, p. 58, l. 28—32.

[28] καὶ ἀδικίαν τὴν ἐσχάτην ὥσπερ νομίσας τὸ μὴ κουφίσαι τὸ βάρος καὶ τὸν κάματον τοῖς ἀνδράσι, μάλιστα καὶ τῶν ὡρισμένων μισθῶν οὐκ ἀναλόγων ἐκείνῳ νομισθέντων τοῖς πόνοις *(ibidem*, p. 59, l. 5—7).

[29] *Ibidem.*

[30] *Ibidem*, p. 66.

https://biblioteca-digitala.ro

en « la prière mentale » et la « contemplation spirituelle », celui-ci ne s'esquivait pas des travaux manuels du couvent de Magoula. Il « accomplissait de bon cœur le service qui lui avait été confié au *mankipeion* et à la cuisine » [31].

Philotheos Kokkinos (1353—1354 et 1363—1376), le successeur de Kallistos au siège de la patriarchie œcuménique, a laissé, entre autres écrits, le récit de la vie d'un ermite athonite moins connu : Sava le Nouveau ou le Jeune. Il raconte comment alors que Sava se trouvait encore à un degré moins avancé de vie monastique, celui-ci rendait certains services pratiques aux autres moines, qui s'adonnaient à la contemplation. Par exemple, en début de l'année, il se chargeait de ramener des monastères plus riches les provisions nécessaires [32]; comme l'année byzantine commençait le 1er septembre, il semble naturel que le ravitaillement ait eu lieu en automne, la saison des récoltes déjà enmagasinées.

Les travaux manuels à la cuisine du couvent sont également attestés en ce qui concerne la jeunesse du patriarche Athanasios Ier (1289 — 1293 et 1304—1310) [33]. Au même âge, alors qu'il vivait dans un couvent de Thessalonique, sa ville d'origine, le futur patriarche Isidore (1347—1350) était souvent vu portant dans ses bras les achats nécessaires à la vie de ses frères du couvent. Gerasimos, son guide spirituel « ordonnait souvent au bon Isidore de porter sur ses épaules, à travers le centre de la ville, les achats nécessaires à l'entretien de l'existence, en les transportant au monastère ; et celui-ci n'hésitait jamais à accomplir tout ce qui lui avait été ordonné par son supérieur (c'est-à-dire Gerasimos) et apportait à son père spirituel et à ses frères moines les biens achetés, les hissant ceux plus lourds sur ses épaules et traversant avec eux la place et le centre de la ville aux yeux de tous ». Ceci était fait au vu et au su de tous les citoyens, de ceux de son âge et de ses amis — poursuit le texte — « non par un homme de ceux sans importance ou de ceux trouvés au hasard, mais par l'un de ceux les plus en vue et honorés, maître de la parole et de la vertu dans la ville, jouissant d'une bonne renommée parmi presque toute la population citadine, notamment chez les aristocrates » [34].

Quant à Maximos Kausokalybites (+1365), l'une de ses biographies nous apprend qu'après avoir été reçu dans les ordres et avant de se retirer

---

[31] Bibl. de l'Académie Roumaine, Bucarest, ms. grec 1388 (XVIIIe siècle), f. 114 r. Le terme de μαγκιπεῖον figure avec le sens de boulangerie (ἀρτοποιητικὸν ἐργαστήριον) dans la Novelle 85, chap. 5, de Justinien. Les exemples donnés par Ducange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, Graz, 1958 (la reproduction anasthatique de l'édition de Lyon, 1688), col. 846, ne dépassent guère le XIe siècle. Ed. Schwartz, *Kyrillos von Skythopolis*, Leipzig, 1939, p. 86, assimile le terme de μάγκιψ (= le boulanger) avec ἀρτοκόπος.

[32] *Vita Sabbae*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, *Analekta Hierosolymitikês Stachyologias*, V, St. Pétersbourg, 1898, p. 208.

[33] *Vita Athanasii*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, Zapiski, LXXVI, 1905, p. 6, l. 27—32.

[34] *Vita Isidori*, éd. A. Papadopoulos-Kerameus, Zapiski, LXXVI, 1905, p. 72, l. 3—17. Des pratiques mortifiantes analogues sont également attestées en ce qui concerne le futur métropolite de Thessalonique, Gabriel (1397—1416/19) qui, alors qu'il était encore moine à Nea Monê, traversait souvent la rue principale de la ville un chargement de bois au dos, comme n'importe quel ouvrier modeste (cf. V. Laurent, *Une nouvelle fondation monastique des Choumnos*, REB, 13, 1955, p. 118, n. 2, fondé sur l'information de G. I. Theocharides, Ἡ Νέα Μονὴ Θεσσαλονίκης, Makedonika, III, 1955, p. 337).

https://biblioteca-digitala.ro

à Athos, il resta quelque temps au monastère de la Grande Laure, remplissant la tâche de ὡρολόγος, en faisant sonner les cloches à l'heure dite [35].

Une situation analogue a été celle d'Athanasios (+1383), le fondateur de la communauté monastique de Météores. Après avoir pérégriné en Crète et à Constantinople, en y rencontrant Grégoire le Sinaïte, Isidore, le futur patriarche dont il a été déjà question ci-dessus, ainsi qu'Akindynos, «celui qui plus tard allait diffuser de mauvais enseignements, mais qui à l'époque ne s'y était pas encore adonné » et « bien d'autres pères », Athanasios se rendit au couvent de Magoula. Là, en apprenant la présence de deux moines « arrivés à un sommet de vertu », il entra à leur service et revêtit l'habit saint à l'âge de trente ans. La besace sur l'épaule, il devait ensuite fréquenter divers monastères, dans le but de subvenir aux besoins des deux autres moines [36].

Ioannes Koukouzeles, le plus en vue des compositeurs de musique byzantine, est le héros d'une anecdote non dépourvue d'intérêt. Originaire de Dyrrhachium, sa mère était de sang slave (c'est à sa mémoire qu'il consacra sa composition « la Bulgare », en s'inspirant du psaume dit Polyélée). Grâce à sa voix et à un don musical particulièrement développé, il fut appelé très jeune à la cour impériale de Constantinople. Sous le coup de la forte impression reçue du contact avec l'higoumène de la Laure athonite venu dans la capitale appelé par certains intérêts de son monastère, Koukouzeles décide de tout quitter : « orgueil, gloire, honneur impérial et vêtements de soie, en prenant le bâton du travailleur (ῥάβδον ἐργατικήν) » pour se diriger sur Athos. Arrivé au couvent, le portier lui demanda ce qu'il désirait et que savait-il faire. Ayant répondu qu'il savait garder les boucs, il est entré au couvent, en cachant son identité jusqu'à ce que sa voix merveilleuse l'eût trahit. Mais il devait se dédier définitivement à la vie monastique, en parvenant à convaincre l'higoumène que c'était là son ferme désir. Par conséquent, lorsque les émissaires de la cour qui le cherchaient partout l'ont trouvé, il demanda la permission de continuer à garder les boucs du couvent, car il préférait ce travail à Athos à la vie de cour [37]. Toutefois, son activité ultérieure nous permet de croire que la garde des boucs ne dura pas trop longtemps, Koukouzeles la laissant bientôt aux soins de quelques autres novices. Il est d'ailleurs fort possible que la vérité dans son cas ait été moins haute en couleurs que ne le laisse penser ce motif bucolique de notre texte hagiographique, dont la peinture ne semble guère étrangère à une certaine rhétorique.

Enfin, la biographie d'un autre personnage d'origine gréco-slave — il s'agit de Rhomanós ou Romyl, né à Vidin et mort à Ravanica en Serbie après 1381 — parle des travaux manuels effectués dans le cadre de la communauté de Paroria, sans fournir d'autres précisions, à part le fait qu'il y en avait des faciles et des difficiles [38]. Les sources parlent de la construction à Athos d'un *kellion* [39] ; une fois de plus, nous avons la preuve d'un véritable système suivant lequel les jeunes moines étaient tenus à

---

[35] *Vita Maximi*, éd. F. Halkin, AnBoll., LIV, 1936, p. 44.

[36] *Vita Athanasii Meteorensis*, éd. N. A. Beês, dans « Byzantis », I, 1909, p. 242—243.

[37] S. Eustratiadês, Ἰωάννης ὁ Κουκουζέλης, EEBS, XIV, 1938, p. 4—7.

[38] *Vita Romyli*, éd. F. Halkin, *Recherches et documents d'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1971, p. 120.

[39] *Ibidem*, p. 133—134.

https://biblioteca-digitala.ro

fournir un travail physique plus gros, notamment pour rendre service à leurs guides dans la vie monastique, plus âgés [40].

Dans la période comprise entre les années 1366 et 1374, Makarios, membre de la famille des Choumnos devenu higoumène à Thessalonique, se rendait à Constantinople pour prendre la direction du monastère de Stoudios. Ne voulant pas laisser au hasard le sort de la douzaine de moines dont il avait pris la responsabilité en fondant son propre monastère après 1350 — Néa Monê de Thessalonique —, il leur laissa une sorte de typikon *(hypotypôsis)*, ainsi qu'une lettre qui peut passer pour son testament. Cette dernière contient quelques éléments intéressants au sujet de la conception des Byzantins en ce qui concerne le rapport du travail physique avec la contemplation en tant qu'essence de la vie monastique. Bien que n'étant pas un adversaire déclaré des activités manuelles, auxquelles il reconnaissait le pouvoir de faciliter parfois le recueillement de la contemplation, Makarios Choumnos pense que l'effet positif du travail physique sur la contemplation ne peut être que limité, sa validité se bornant au stade initial de la vie monastique. Prolonger la durée de l'effort physique pendant toute une vie lui apparaissait comme un empêchement sérieux pour accéder à la perfection monastique. Par conséquent, il recommandait même à ceux aimant le travail manuel de renoncer à l'exécuter après dix ans d'activité en ce sens [41]. Se référant au fait que jusqu'au moment où il rédigeait sa lettre, le travail avait été assez dur dans son monastère, Makarios explique que le délabrement de l'endroit respectif avait imposé un effort soutenu afin de nettoyer la place et bâtir l'édifice religieux. D'autre part, il avait fait son possible pour exempter ses moines d'un tel effort, sans y réussir entièrement : il avait consacré ses biens au monastère édifié par lui, ce qui lui avait permis de payer souvent des gens n'appartenant pas au monastère pour accomplir les travaux les plus durs [42]. A l'avenir, il entendait délivrer ses moines du souci de travailler de leurs mains, c'est pourquoi il recommandait une marge de sûreté prise sur les revenus du couvent.

Tous ces exemples autorisent la conclusion que dans le monde monastique byzantin — reflet fidèle de toute la société de l'Empire — la valeur du travail manuel était limitée, ce travail étant réservé au premiers stades, donc aux degrés inférieurs de la vie monastique. La remarque s'applique tout aussi bien aux couvents féminins. Partant des données fournies par Grégoras, on a affirmé, par exemple, qu'au monastère *tou Sôteros Christou tou Philanthrôpou* de la capitale byzantine, restauré et gouverné par Irène-Eulogie Choumnos (probablement une tante de Makarios Choumnos, morte en 1360) les religieuses étaient divisées en deux catégories : celles plus âgées et avancées dans la voie monastique, les « mères » proprement dites *(ekklêsiastikai mêteres)*, qui se consacraient à la psalmodie, et les autres, les « sœurs » *(adelphai)* occupées aux travaux manuels. Mais Eulogie elle-même s'occupait de tels travaux, bien que supérieure du couvent, afin d'effacer les différences ainsi marquées, « héritées de la tradi-

---

[40] *Ibidem*, p. 139—140.

[41] V. Laurent, *Écrits spirituels de Macaire Choumnos*, Hellênika, XIV, 1955, p. 83, l. 240—247.

[42] ἵνα μισθῶνται πολλάκις ἐν ταῖς ἐξωτερικαῖς δουλείαις ἀνθρώπους *(Ibidem*, p. 84, l. 281—282).

https://biblioteca-digitala.ro

tion »[43]. L'infériorité de la position de la femme à Byzance est sans doute à l'origine des renseignements plus complets sur les travaux manuels effectués dans les couvents féminins. C'est ainsi que des détails peu communs en ce sens sont fournis par le typikon que Neilos (Nil) Damilas donna au monastère qu'il avait fondé à Baionaia, dans l'île de Crète, en 1400. Les religieuses confectionnaient de leurs mains des vêtements et autres articles (λοιπὰ ἐργόχειρα)[44], sans négliger pour autant les soins de la vigne et du jardin[45], travaux dont étaient exemptes seulement les deux religieuses âgées préposées à la garde de l'entrée du couvent. Il se peut qu'une certaine influence occidentale se soit faite sentir dans cette manière détaillée d'évaluer les activités manuelles — chose d'autant plus possible dans l'île de Crète, qui se trouvait sous la domination vénitienne[46].

Le typikon de Makarios Choumnos présente une brève caractérisation de chaque moine du couvent Nea Monê. Deux d'entre eux retiendrons notre attention du point de vue qui nous occupe. Il s'agit de Theosteriktos et d'Akakios, qui confectionnaient les chaussures[47], peut-être aussi les vêtements de la communauté. Leur cas n'est d'ailleurs pas mentionné dans le typikon, mais dans un autre écrit de Choumnos, qui ne comporte aucun détail supplémentaire susceptible d'écarter les nombreuses conjonctures à cet égard.

On peut pourtant affirmer avec assez de certitude que les métiers d'art n'étaient guère pratiqués dans les couvents. Le terme « atelier » s'accompagne presque chaque fois dans les documents des monastères du mot « moulin », auquel il se rapporte généralement, et dans les « forges » *(siderokausia)*, plus fréquemment mentionnées, c'étaient les laïcs plutôt que les moines, qui y travaillaient. Ce qu'on peut affirmer en toute certitude c'est qu'un produit exécuté par les moines d'un couvent ne pouvait être négocié individuellement à l'extérieur du couvent respectif, car pour les transactions et autres rapports d'ordre économique avec le monde laïque, le monastère dans son ensemble revêtait seul un statut de « personne juridique ». Du reste, c'est un fait généralement connu que le commerce était sévèrement interdit au clergé, interdiction réitérée aussi par les instructions données par la patriarchie à ses exarques en 1350[48]. Encore plus éloquent nous semble le document de 1389, par lequel le moine Daniel s'engageait dans les termes suivants : « je ne confectionnerai plus des

---

[43] S. Salaville, *Une lettre et un discours inédit de Théolepte de Philadelphie*, REB, 5, 1947, p. 110 (cf. Greg., III, p. 239).

[44] S. Pétridès, *Le typikon de Nil Damilas pour le monastère de femmes de Baeonia en Crète (1400)*, IRAIK, XV, 1911, p. 102, l. 35.

[45] ἐν ταῖς ὑπηρεσίαις τοῦ ἀμπελίου ἢ περιβολίου ἤγουν δραγατεύειν καὶ ποτίζειν *(Ibidem*, p. 108, l. 16—17).

[46] Le même texte se réfère à la transcription en grec de la liste des biens appartenant au monastère enregistrés seulement en latin — langue ignorée par les religieuses. Voir au sujet de l'influence des règles bénédictines à Byzance J. Leroy, *S. Athanase l'Athonite et la Règle de saint Benoît*, « Revue d'Ascétique et de Mystique », 114, 1953, p. 108—122 et H.-G. Beck, *Die Benediktinerregel auf dem Athos*, BZ, XLIV, 1951, p. 21—24.

[47] τὰ δέρματα ῥαπτούσας (éd. V. Laurent, *art. cit.*, Hellênika, XIV, 1955, p. 73, l. 69).

[48] MM I, p. 308 (cf. E. Herman, *Le professioni vietate al clero bizantino*, OCP, X, 1944, p. 39—40).

https://biblioteca-digitala.ro

tonneaux hors de ma cellule et je ne pratiquerai plus guère ce métier; de même, je ne vendrai plus des livres au marché »[49].

En 1376, l'empereur Jean V envoyait à Lemnos son parent Makarios Glabas Tarchaniotes, dans le but d'y édifier des fortifications. Comme les monastères athonites et notamment la Grande Laure disposaient d'une série de possessions dans l'île, l'empereur adressa à cette dernière un « prostagma » pour demander son appui à la mise en œuvre de son projet. Compte tenu de ce que « vous aussi avez des propriétés dans cette île », l'empereur demandait au monastère de fournir la matière première nécessaire et d'autres matériaux encore, ainsi que deux ouvriers qualifiés (τεχνίτας δύο), qui devaient faire partie de son personnel ou bien des gens dépendants du monastère. De toute façon, les deux constructeurs sollicités ne pouvaient guère mener à eux seuls l'ouvrage à bonne fin, c'est pourquoi nous semble fondée l'hypothèse de H. Hunger que l'empereur sous-entendait aussi le travail même d'édification desdites fortifications *(kastroktisia)*[50], fait qui rentrait dans la catégorie des corvées courantes imposées aux habitants de l'Empire byzantin.

Il est à présumer que s'il existait vraiment un métier tenu en haute estime entre les murs d'un couvent, ce métier là devait être lié aux valeurs « théoriques », de nature intellectuelle, dans le genre de la confection des livres, c'est-à-dire la copie des manuscrits et leur embellissement avec les motifs décoratifs des miniatures. C'est ainsi que le patriarche Philothée note que la callygraphie était l'activité préférée de Germanos, entre tous les travaux manuels qu'il exécutait pour ses pères spirituels[51].

Le testament de Neilos Damilas, rédigé en 1417, donne la liste — dressée avec un soin tout particulier — des livres qu'il possédait[52]. Quant au typikon qu'il donna au monastère de Baionaia, il comporte aussi une clause formulée comme suit : « ne donnez sous aucun prétexte vos livres hors du monastère et de votre église; car je ne veux pas que vous les empruntiez à d'autres personnes, parce que s'ils seront détériorés, vous n'avez personne qui puisse les reconditionner (τὸν ἀνακαινίσοντα)[53] ». En ce qui concerne la pénurie en livres (de culte, naturellement) du couvent en question, son explication, satisfaisante, à notre avis, nous semble résider dans le fait que moins attirées par le métier des livres et plus prises par leurs activités manuelles[54] — situation qui laisse entrevoir l'infériorité de la condition des femmes dans la société byzantine — les religieuses des communautés monastiques devaient se ressentir de cet état des choses. La remarque s'applique d'autant plus dans le cas des régions comme

---

[49] ὁμολογῶ, ὅτι οὐ μὴ ἐργάσομαι ἔξω τοῦ κελλίου μου ἢ βουτζία ἢ ὅλως τὴν τέχνην αὐτὴν, ἀλλ' οὐδὲ πωλήσω ποτὲ εἰς φόρον βιβλία (MM II, p. 134).

[50] H. Hunger, *Kaiser Johannes V. Paleologos und der Hl. Berg*, BZ, XLV, 1952, p. 369—372.

[51] P. Joannou, *éd. cit.*, AnBoll, LXX, 1952, p. 65.

[52] E. Legrand, *Testament de Nil Damilas*, REG, IV, 1891, p. 180—181.

[53] Ed. S. Pétridès, *art. cit.*, IRAIK, XV, 1911, p. 109, l. 180—181.

[54] Un détail de la même source nous apprend qu'il était interdit à une femme d'entrer dans les ordres si elle avait une fillette au-dessous de dix ans, même si la femme respective sollicitait elle-même cette faveur. Si la fillette était plus âgée, il était permis d'accéder au désir de la mère, à condition que la fille accepte d'apprendre à écrire (τὰ γράμματα) et d'entrer elle aussi dans les ordres; car il ne lui était pas permis d'apprendre un autre métier (ἄλλην τέχνην) — continuait notre texte — avant de revêtir le froc à treize ans *(Ibidem*, p. 100).

https://biblioteca-digitala.ro

l'île de Crète, où la population de rite oriental ayant les Occidentaux pour maîtres se trouvait dans une situation spéciale : il lui manquait les hiérarques orthodoxes, en dépendance directe de Constantinople. En effet, le clergé était investi de ses qualités pastorales dans ce cas-là par des prélats byzantins siégeant soit en Grèce continentale, soit dans l'Heptanèse, mais de toute façon soumis aux Vénitiens. Ces circonstances difficiles pour l'orthodoxisme crétois allaient conduire à une carence de l'art de la copie des manuscrits, encore plus évidente si on la compare aux centres de grande effervescence orthodoxe comme ceux de l'Athos, des régions balkaniques et des pays roumains (la Moldavie et la Valachie). Le desavantage d'une telle position fut compensé par la suite du fait que la Crète se trouvera à l'avant-garde spirituelle du monde grec, grâce à ce qu'on appelle l'art et l'école crétoise avec leurs variantes qui comportent des éléments laïques et modernes mieux contourés, marqués en outre par un esprit populaire plus accentué. Celui-ci « a pu se garder et même se développer d'autant plus librement que la Crète ne vivait pas sous la pression directe de l'esprit conservateur de la capitale » [55].

Pour revenir à la grande vogue dont jouissait l'art de la copie des manuscrits à Byzance, mentionnons que dès le début de notre siècle on a pu établir un répertoire pour ce domaine [56], sans doute susceptible d'être complété et corrigé. Les monastères de la capitale byzantine sont ceux qui se sont illustrés le plus dans cette direction, faisant même école [57]. Bon nombre des manuscrits composés à cette époque seraient dignes d'une mention spéciale, par leur valeur historique ou paléographique autant que par leur prix en soi. Souvent une note (colophon) ajoutée au texte nous apprend aux frais de qui le manuscrit respectif a été exécuté ; les noms impériaux de Jean VI Cantacuzène ou d'Anne de Savoie ne font point défaut, ainsi que ceux de hautes personnalités, laïques ou religieuses. Par contre, on ne sait presque rien quant au prix d'un ouvrage réalisé donc sur commande et non pour être négocié sur quelque marché.

Fait intéressant, l'idéal de la contemplation a suivi une trajectoire ascendante dans la vie monastique byzantine, ce qui la rend radicalement différente des expressions du monachisme occidental. Période du grand schisme religieux qui creusa un abîme entre Byzance et l'Occident, le XIe siècle constitue sous ce rapport aussi un tournant décisif, le monachisme occidental accordant une priorité incontestable aux activités pratiques, alors que Byzance s'adonnait de plus en plus aux pratiques de la contemplation. Celui qui contribua largement à ce développement de la contemplation, Syméon le Nouveau Théologien, arrivait au terme de sa vie vers la fin du premier quart du XIe siècle. La direction suivant laquelle même à Byzance le monachisme avait cultivé le primat du travail manuel était déjà rentrée dans son cône d'ombre peu après la mort de Théodore Stoudite, deux siècles auparavant. Toutefois, avant l'an mille, une per-

---

[55] Börje Knös, *Histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, p. 194.

[56] M. Vogel et V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig, 1909.

[57] L. Politis, *Eine Schreiberschule im Kloster* τῶν Ὁδηγῶν, BZ, LI, 1958, p. 265—283.

https://biblioteca-digitala.ro

sonnalité comme Cyrille le Philéote jugeait que le fait d'avoir atteint aux sommets de la perfection monastique ne saurait guère constituer un empêchement à l'activité manuelle [58]. Or, au XIVe siècle, Makarios Choumnos ne partageait plus ce point de vue.

De son côté, l'Occident n'était certes pas dépourvu de cette double orientation, active et passive, de la vie monastique. Il l'a même connue au point que les deux courants finirent par entrer en conflit — phénomène assez peu fréquent dans l'histoire byzantine. Révélateur en ce sens pour le XIe siècle nous semble un épisode concernant Pierre Damien. A cette époque, la papauté en pleine expansion désirait s'assurer des avantages spirituels en accordant une priorité à la direction active imprimée au monachisme par la réforme clunisienne. Le pape ayant promu à de hautes fonctions ecclésiastiques un ermite adonné à la contemplation tel Pierre Damien (1007—1072), celui-ci — devenu évêque d'Ostia en 1057 — se voit confier par le pontife toutes sortes de missions. C'est ainsi qu'il rendit visite au couvent de Cluny, où son ascétisme fut froissé de constater l'abondance de la chère. En le faisant remarquer à l'abbé, celui-ci le pria de mener pendant huit jours la vie de travail des frères clunisiens. Ayant accédé à ce désir, Pierre Damien dut lui donner raison au bout de huit jours, et reconnaître sa défaite [59]. Mais cette défaite n'était pas une simple défaite personnelle : la direction contemplative toute entière était mise ainsi en échec.

Il convient de remarquer que Byzance, évoluant sous ce rapport en sens inverse, n'enregistra aucun conflit bien défini entre les deux directions, mais ni la nette défaite de l'une d'entre elles. À Byzance, toute prise de position ou idée une fois déclarée hérétique était écartée à jamais, ne pouvant plus faire l'objet d'une discussion. De même que sur le plan social où l'individualisation des groupes nettement définis était difficile à réaliser, sur le plan religieux on constate le caractère diffus dû à la double orientation de la vie monastique ; cependant, la direction active était subordonnée à la contemplation.

La vie de Germanos l'Hagiorite met en lumière l'importance exagérée prise à un moment donné au sein de la Grande Laure athonite par des activités laïques. En effet, les circonstances avaient imposé alors une sorte de fusion des modes de vie monastique et laïque (πραγματικὴν καὶ ἀνθρωπίνην συμμίξαντα πολιτείαν) : les moines pratiquèrent l'agriculture et le commerce — maritime et terrestre — s'occupant même de la perception des taxes dues au couvent [60]. C'étaient des activités nécessaires, nous apprend la source, car « il était impossible aux moines de vivre sans elles » : pour que les uns puissent adopter la voie d'une vie contemplative *(theôretikos)*, il fallait que d'autres se dévouent à pra-

---

[58] « Même si tu bouges ta main pour une activité, que ta langue psalmodie et que ton âme prie » (κἂν εἰς ἔργα τὴν χεῖρα κινῇς, ἡ γλῶσσα ψαλλέτω καὶ ὁ νοῦς προσευχέσθω), affirmait celui-ci en confectionnant des filets pour ses voisins, « non par amour du gain », mais pour l'amour du prochain, comme le texte le dit (Et. Sargologos, *Vie de Saint Cyrille le Philéote, moine byzantin*, Bruxelles, 1964, p. 67).

[59] Aug. Fliche, *La réforme grégorienne*, I, Paris—Louvain, 1924, p. 262 (le passage dont Fliche s'est servi se trouve dans PL, 145, col. 857—860).

[60] ὡς ἐν ταὐτῷ καὶ γεωργεῖν ..... καὶ νῦν μὲν ναυτιλλομένους, νῦν δὲ πεζεύοντας πραγματεύειν..... καὶ προσέτι φορολόγους τε καὶ χρηματιστάς τινας τῶν χρημάτων τῶν ἱερῶν (P. Joannou, *éd. cit.*, AnBoll, LXX, 1952, p. 78).

https://biblioteca-digitala.ro

tiquer l'ascétisme du travail physique, en œuvrant pour subvenir aux besoins du monastère. A l'instar de son maître Job, Germanos suivit la voie de la « theôria », — évidemment, la meilleure des deux ; le seul travail qu'il pratiquait pendant les loisirs que lui laissaient ses exercices ascétiques étant l'écriture [61].

En tant qu'higoumène de la Grande Laure, Job tâcha de ramener ses moines à une vie plus contemplative, en rappelant ceux qui exerçaient à l'extérieur du couvent les métiers d'agriculteurs, de marchands, etc. Il se heurta alors à une opposition qui l'accusa de procéder contre les intérêts du monastère (ὡς ἀσύμφορον) ; les choses se sont même aggravées au point de décider l'higoumène de renoncer plutôt à sa charge que de céder en la matière. Job quitta donc la direction du couvent, direction qui lui avait été confiée « contre son gré » et qui l'oppressait comme « un poids des plus grands et des plus lourds » [62].

Ces conflits [63] s'aplanaient par la reconciliation des deux parties, les deux directions souvent réunies dans une seule et même personne. Toutefois, la préséance indiscutable revenait à la contemplation, qui conférait sa valeur à la vie monastique. Toutes les sources hagiographiques susmentionnées sont marquées par cette manière de voir les choses. Elles mettent en lumière — comme un lieu commun ne réclamant pas l'appui du moindre exemple — les qualités exceptionnelles des sujets qui ont atteint les hauts sommets de la perfection monastique, en répétant souvent que leur perfection est autant attestée par la « praxis » que par la « theôria » [64]. Il convient d'ajouter que la « praxis » des sources byzantines ne désigne pas l'activité pratique courante, mais les exercices ascétiques des moines. Réunies, les notions de *praxis* et *theôria* avaient pour les Byzantins une valeur se rapportant en tout premier lieu, et peut-être même uniquement, à la vie monastique [65].

Prise en ce sens, la vie active de la « praxis » se place à un degré inférieur, étant considérée la voie d'accès à la contemplation [66]. La vie contemplative (βίος θεωρητικός) et sa supériorité sur la vie active (βίος πρακτικός) constituaient l'une des valeurs fondamentales de la

---

[61] *Ibidem*, p. 79—80. Voir aussi ci-dessus, note 51.

[62] *Ibidem*, p. 83—84.

[63] *Ibidem*, p. 39—40. Joannou estime qu'une lettre du patriarche Philothée adressée à l'évêque de Hiérissos, qui voulant faire valoir son droit de juridiction sur les monastères athonites finissait par se quereller parfois avec eux devait se rapporter à quelque tension analogue au sein de la Laure athonite.

[64] Le Crétois Arsenios qui enseigna à Grégoire le Sinaïte la doctrine hésychaste était doué aussi bien du don de la « pratique » que de celui de la « contemplation » (ἐστολισμένος καὶ πρᾶξιν καὶ θεωρίαν), cf. J. Bois, *Grégoire le Sinaïte et l'hésychasme à l'Athos au XIVe siècle*, EO, V, 1901, p. 67. Sava le Jeune était un « pilier immuable de l'activité et tout aussi bien de la contemplation » (τὸν τῆς πράξεως ὁμοῦ καὶ τῆς θεωρίας ἀπερίτρεπτον στῦλον), Philotheos, *Vita Isidori*, cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Analecta*, V, St.-Pétersbourg, 1898, p. 341, la note en sous-sol). Pour Grégoire Palamas, Philotheos, *Encomium*, PG, 151, col. 632 D. Athanase de Météores était « riche en grâce tant pour ce qui était de la parole, que pour l'activité et la contemplation » (λόγῳ καὶ πράξει καὶ θεωρίᾳ χάριτος μεστός), éd. N. A. Beês, *Vita Athanasii Meteorensis*, « Byzantis », I, 1909, p. 245—246.

[65] H.-G. Beck, *Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, München, 1952, p. 49.

[66] L'expression appartient à Origène et on la retrouve également chez Nicéphore le Solitaire (XIIIe siècle), dans son Traité « sur la sobriété et la garde du cœur », cf. J. Gouillard, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Paris, 1966, p. 140.

https://biblioteca-digitala.ro

civilisation byzantine [67]. Conformément à ce point de vue, Nicéphore le Solitaire adoptait au XIIIe siècle la comparaison de l'un des ermites du désert (de ceux connus sous le nom de « pères du désert ») entre l'homme et l'arbre : dans le cas de l'arbre, l'activité physique (autrement dit la vie active) était représentée par les feuilles et la vie contemplative par les fruits ; tout arbre qui produit seulement des feuilles, sans jamais donner des fruits, sera coupé et voué au feu [68].

La notion de « praxis », à Byzance, tout comme celle de « theôria », avait un sens par excellence monastique. Elle n'évoquait que de loin l'idée d'un travail manuel, se rapportant en tout premier lieu aux exercices ascétiques qui devaient conduire à la contemplation. Sur le plan physique, l'ascétisme représente une attitude plutôt passive — d'abstinence et de renoncement aux exigences d'une vie normale —, ne cherchant que fort peu à agir sur la nature et l'environnement en général. Ce genre de « praxis » ne visait pas à transformer la nature, mais à sa desaffectation ; c'était un moyen de mortification en vue d'accéder à un degré supérieur de la vie spirituelle, celui de l'absence totale des passions (*apatheia*) et de la contemplation (*theôria*). Quand Grégoire le Sinaïte rapportait à son maître et guide spirituel Arsène les jeûnes et les exercices ascétiques auxquels il s'était adonné, celui-ci lui répondait qu'il ne s'agissait là que de la « praxis », sans « theôria » (πρᾶξις μὲν ἀκριβὴς λέγεται, θεωρία δ'οὐδαμῶς) [69].

Cependant, l'exagération du rôle tenu par les valeurs « théoriques » au dépens des activités « pratiques » suppose des implications concernant non seulement l'institution monastique à Byzance [70]. En effet, elle a contribué à répandre dans la société byzantine une certaine passivité qui préférait à l'exercice des professions lucratives et à l'activité pratique les spéculations théoriques. L'involution des forces productives de Byzance pendant la basse époque n'est pas étrangère à cette mentalité.

Les situations illustrées par la série d'exemples que nous venons d'exposer permettent quelques conclusions, à savoir :

a) La préséance des valeurs théoriques par rapport à l'activité manuelle qui formait au moyen âge la base du travail productif est l'une des principales coordonnées de l'histoire byzantine.

b) Les classes sociales qui gagnaient leur vie à la sueur de leur front avaient un statut inférieur aux cadres de l'administration ou de l'armée et à celui des fonctionnaires remplissant des *archontikia* — magistrats, rhéteurs, philosophes, clergé de différents degrés. Par conséquent, ceux qui se consacraient à un travail productif ne pouvaient guère espérer qu'il

[67] J. Verpeaux, *Nicéphore Choumnos, homme d'État et humaniste byzantin (vers 1250/1255—1327)*, Paris, 1959, p. 185 et 191.

[68] J. Gouillard, *op. cit.*, p. 144.

[69] Bibl. de l'Académie Roumaine, ms. grec 1388, f. 104 v. Dans le même sens, J. Bois, *art. cit.*, p. 67.

[70] « On pourrait dire en général que le monachisme oriental est exclusivement contemplatif, si la distinction entre les deux voies, contemplative et active, avait le même sens en Orient qu'en Occident. En réalité, les deux voies sont inséparables pour les spirituels orientaux : l'une ne peut s'exercer sans l'autre puisque la maîtrise ascétique, l'école de l'oraison intérieure, reçoivent le nom d'*activité* spirituelle. Si les moines exercent parfois des travaux physiques, c'est surtout dans un but ascétique, pour arriver mieux à rompre la nature rebelle » (Vl. Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1944, p. 15—16).

https://biblioteca-digitala.ro

les conduira aux sommets de la hiérarchie sociale. D'autre part, la petite récompense que leur peine leur valait rendait pratiquement impossible l'accumulation de la richesse susceptible de leur permettre des progrès dans cette voie [71]. On ne saurait d'ailleurs affirmer en toute certitude que les Byzantins donnaient à la notion de « gain » son acception moderne [72]. De toute façon, pour eux le gain ne pouvait guère venir d'un travail productif. Malgré la grande mobilité de la société byzantine, c'est-à-dire la relative facilité du passage d'une classe sociale à l'autre, on ne connait aucun cas où un artisan ou tout autre ouvrier manuel eût abouti *en tant que tel* à une haute condition sociale. Le tremplin habituel dans ces cas-là était, à part les mérites militaires — de plus en plus rares du reste—, l'administration, comme pour Patrikiotes.

---

[71] La conclusion de G. Ostrogorsky au sujet du salaire absolument modique des ouvriers à Byzance garde son entière valabilité, bien que la majeure partie de ses informations provenaient alors de la haute époque byzantine, ce qui justifiait pleinement son idée suivant laquelle l'une des causes de cet état des choses était la concurrence de la main d'œuvre servile (G. Ostrogorsky, *Löhne und Preise in Byzanz*, BZ, XXXII, 1932, p. 300). Le même (p. 298) était d'accord que le salaire moyen par jour d'un ouvrier byzantin était d'un carat (un *keration* = 1/24 d'un *nomisma)*, ce qui donnait un salaire mensuel d'environ un *nomisma*. Une liste du commencement du VIIIe siècle accordait 6,5 *nomismata* par an à un ouvrier (ἐργάτης), probablement non qualifié, cependant qu'un forgeron gagnait 3/4 *nomisma* par mois, un charpentier 1 1/3 *nomisma*, un calfat 1,5 *nomisma* par mois, alors qu'un notaire recevait plus de 2,5 *nomismata*, ce qui signifiait plus de 30 *nomismata* par an *(Ibidem*, p. 295—296). Le fait qu'un matelot recevait 2 *nomismata* par mois s'explique tant par les risques de la profession que par la richesse du gain obtenu à la suite des transactions marchandes, le commerce étant parmi les activités productives celle qui rapportait le plus. Un goûter chaud sur la place coûtait un *follis* (= 1/12 d'un *keration)*, et un déjeuner en ville montait à 10—15 *folleis* (oboles ou *noummia)* par jour, ce qui signifiait en réalité environ un *keration*, c'est-à-dire autant qu'il est attesté que recevait un tailleur de pierre pour une journée de travail (au VIe siècle), alors que le tressage des paniçrs rapportait un peu plus, autrement dit 16 *folleis*. Une personne qui travaillait à Constantinople au VIe siècle, dans un atelier, recevait trois *folleis* par jour, ayant le gîte et la nourriture assurés. Or, un prêtre d'Edessa avant la conquête arabe gagnait 100 *folleis* par jour *(Ibidem*, p. 298). Le préfet de l'Afrique recevait sous Justinien 7 200 *nomismata* par an, et ses quatre cents subalternes recevaient en tout une somme de 6 000 *nomismata*; les taxes et les ammendes qu'ils avaient le droit de percevoir leur permettaient d'arrondir sensiblement leurs revenus, de sorte que les sommes acquises par l'exaction dépassaient en importance les salaires *(Ibidem*, p. 301—302). En glanant parmi les renseignements contradictoires dont on dispose pour ce qui est de la basse-époque, notons que le prix d'un cheval était au milieu du XIIIe siècle de 18 hyperpères (MM, IV, p. 259); pour ce qui est du prix du blé, il convient de consulter l'étude de St. Novaković, dans « Archiv für die slavische Philologie », XXVII, 1905, p. 173—174 et D. Zakythinos, EEBS, XII, 1936, p. 389—400; pour d'autres prix, E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, Munich, 1970. Un manuel de comptes du XVe siècle nous apprend que le chef de chantier (τεχνίτης ou μάστορης) recevait pour la construction d'une maison 1 000 aspres, ce qui valait un peu plus de 80 hyperpères, somme qui correspond par ailleurs aux évaluations de certaines maisons, telles qu'elles y figurent dans les documents du patriarcat datés vers les années 1400. Tout naturellement, les prix devaient varier alors aussi en rapport avec les dimensions des maisons qu'on se proposait de bâtir. Nous savons aussi que, dans le cas mentionné ci-dessus, les travaux de construction duraient dans les cinquante jours, rétribués de 20 aspres par jour (cf. A. Každan, compte rendu de H. Hunger et K. Vogel, *Ein byzantinisches Rechenbuch des 15. Jahrhunderts*, Vienne, 1963, dans VV, XXVI, 1965, p. 281), ce qui revenait justement aux mille aspres per total dont nous venons de parler; on ne saurait pourtant préciser si cette somme appartenait uniquement au chef de chantier ou bien à l'ensemble de l'équipe qu'il dirigeait. Il est fort probable que la rétribution de ses apprentis (οἱ μαθητάδες) y était comprise. Mais là encore, nous nous heurtons au fait que nous ignorons et le nombre de ces apprentis, et le prix du matériel de construction. La dévaluation irreversible de la monnaie byzantine au cours de la basse-époque complique encore plus la question.

[72] V. l'étude de A. P. Každan publiée dans *Vizantijskie Očerki (Trudy sovetskih učenyh k XIV Kongressu Vizantinistov)*, Moscou, 1971, p. 169—212; G. Weiss dans Byzantina, VI, 1974, p. 477.

https://biblioteca-digitala.ro

Le mépris où étaient tenues les activités manuelles explique sans doute aussi la modicité de nos informations en ce qui concerne cette question. C'est à juste titre que P. Lemerle se demandait si dans le cas d'un bien militaire on peut être sûr que le possesseur du bien respectif et le véritable combattant sont une seule et même personne [73]. On peut tout aussi bien se demander si le possesseur respectif était une seule et même personne avec celui qui le faisait fructifier.

c) Donc, les Byzantins n'ont pas saisi la valeur sociale du travail manuel ; ils n'ont pas compris qu'à la base de la richesse d'une société se trouve l'activité productive et non la thésaurisation du numéraire qu'ils jugeaient comme étant le facteur déterminant dans l'évaluation de leur propre situation matérielle et de celle de leur Etat. Les sphères d'activité qui, par une modernisation forcée pourraient être appelées productives n'intéressaient pas la société byzantine en tant que telles. Celle-ci ne s'y intéressait que dans la mesure où elles constituaient le fondement de quelque organisme indispensable à la vie de l'Etat, comme l'armée, ou quand elles assuraient à l'Etat les sommes d'argent nécessaires à ses besoins, par le canal des impôts. C'était là le mobile essentiel de l'Etat quand il se penchait sur ces secteurs d'activité. Il se souciait aussi des ateliers qui confectionnaient les produits destinés aux réserves impériales comme la pourpre et la soie ; mais l'information à cet égard est très rare pour la période des Paléologues.

d) Une mentalité formée dans le mépris du travail manuel et de ses fruits devait conduire à un manque d'intérêt croissant vis-à-vis de l'environnement. De sorte que l'activité consacrée à la transformation et à l'embellissement de la nature ne s'est jamais révélée aux Byzantins dans toute la plénitude de ses valences. Parce qu'ils envisageaient le Beau et le Bien dans leur acception métaphysique, s'essayant à atteindre l'idéal des archétypes, et modélant leur vie suivant des principes abstraits qui dépassaient le sentiment de la nature, les activités manuelles constituaient pour les Byzantins la modalité inférieure de la manifestation de l'esprit humain. En plaçant la perfection humaine au-delà des cadres de la nature, qu'ils jugeaient déchue, ils cherchaient leur parachèvement non dans le monde matériel, considéré par eux imparfait, mais dans celui des idées et des abstractions théoriques. Traité d'étape inférieure du parcours à la recherche de la perfection, le travail manuel dut céder le pas aux valeurs contemplatives. La conséquence naturelle de cet état des choses fut le faible intérêt accordé à la production en général. On constate donc un développement excessif, ainsi qu'une importance exagérée accordée au rôle social des institutions qui cultivaient les valeurs contemplatives, autrement dit aux institutions monastiques. Ceci explique les données tellement lacunaires en ce qui concerne l'organisation et l'activité des ateliers contrôlés par l'Etat au cours de la basse-époque byzantine, surtout par rapport aux renseignements dont nous disposons pour les périodes précédentes. L'affaiblissement de l'intérêt accordé aux activités pratiques avec pour pendant l'épanouissement des penchants contemplatifs a connu de ce fait à Byzance une évolution avec des hauts et des bas, mais l'étude plus poussée de cette question dépasserait le cadre du présent exposé.

[73] P. Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes*, RevHist, CCXX, p. 50 et 68.

https://biblioteca-digitala.ro

Révélateur nous semble cependant le fait qu'au XIVe siècle — qui ouvre pour l'Occident la série des grandes découvertes géographiques — un Cosmas ayant voyagé aux Indes au VIe siècle (Indicopleustes) était inimaginable à Byzance. Celle-ci avait perdu entre-temps le secret des inventions scientifiques de la portée du « feu grégeois » ; elle n'avait pas eu la révélation de l'observation directe de la nature comme source de la science et sombrait de plus en plus dans de stériles exégèses et commentaires des extraits tirés des textes antiques.

e) Témoignant de la préséance des valeurs « théoriques » à Byzance, l'institution monastique suit un développement presque incessant, qui est en soi une affirmation constante des éléments contemplatifs d'essence ascétique-mystique. Ces éléments font abstraction de la nature et de l'action de l'homme sur l'environnement, de sorte que l'orientation active et rationaliste du monachisme, fondée sur le dialogue avec la nature, finira par passer tout à fait au second plan, sinon à être écartée complètement. Le triomphe de l'hésychasme palamite au XIVe siècle a été la conséquence directe de cette situation.

f) Quand des activités manuelles se font jour dans le cadre du monachisme byzantin, celles-ci ne jouissent que d'une attention limitée. Aux stades incipients de la vie monastique, les mentions en ce sens sont plus fréquentes. D'autre part, les activités manuelles en question sont bien plus liées aux travaux agricoles ne réclamant point de spécialisation, qu'à la pratique des métiers au véritable sens du terme. Elles se rapportent parfois aussi aux besoins de la vie quotidienne des communautés monastiques — la nourriture et les habits des moines — pour la satisfaction desquels point n'était nécessaire une grande spécialisation. Et quand dans le cadre des grandes communautés monastiques il s'agit de quelque activité manuelle réclamant une spécialisation plus poussée, alors c'est qu'elle se rattache — comme on a pu le constater — à un travail de nature intellectuelle (par exemple, la confection des manuscrits).

g) Il n'y a aucune contradiction dans le fait que les archétypes, les personnages donnés pour modèle, si fréquemment mentionnés par les sources byzantines, sont présentés comme tout aussi parfaits dans le domaine de la théorie et dans celui de « la pratique », alors que l'activité manuelle était dépréciée par les Byzantins, car « la pratique » telle qu'ils la concevaient dans ce cas-là était en réalité l'ascétisme, la mortification du corps humain. De même que bon nombre d'autres formules dont la fréquence dans les textes médio-grecs vaut à ces derniers le reproche d'être par trop rhétoriques, on retrouve là encore, bien qu'avec une difficulté de pénétrer jusqu'à son sens réel, l'idéal byzantin de l'homme intégral, ce leitmotif qui exprime l'aspiration propre à cette civilisation de réunir en un tout des qualités diverses et d'autres éléments disparates, préférant la synthèse à toute spécialisation unilatérale. Mais en conférant une telle priorité aux éléments théoriques, cette aspiration obstinée à la synthèse ne faisait que prolonger la vision globale du monde et de la vie caractéristique au moyen âge dans une époque où commençait l'affirmation des valeurs modernes, fondées sur la diversité et sur la spécialisation réclamées par l'observation directe de la réalité.

https://biblioteca-digitala.ro

L'histoire du travail manuel et des méters à Byzance reste une chose à faire. L'étude présente n' a pas eu la prétention d'épuiser ce sujet, mais surtout de l'amorcer. On se gardera donc de prendre ses conclusions comme définitives. L'auteur est bien conscient du fait que même pour la période envisagée ici, bon nombre d'informations n'ont pas été mises en valeur [74]. Il est à supposer que les actes de l'Athos, en train d'être publiés intégralement, apporteront bien des choses nouvelles à ce sujet. Pour les autres régions balkaniques [75], l'histoire du travail manuel constitue un thème à part mais ayant beaucoup de liaisons avec celui que nous avons tenté d'esquisser.

---

[74] Vu le manque d'espace nous n'avons pas fait état des précieuses données qu'on trouve dans les actes patriarcaux d'environ 1400 (nous citons l'éd. MM II, p. 406—407 pour une liste des différents objets, p. 419 pour ζωνάριον φραγγικόν, p. 446 pour ζωνάρια καὶ δακτυλίδια, p. 467 pour σχοινοπλόκος, p. 472—475 et 490, mais surtout p. 440 pour σαπωνικὸν μέγα κακάβιον καὶ ... τὰ ἐργαλεῖα τοῦ σαπωναρίου, ainsi que pour le feu époux d'une certaine Gabraina, qui οὐδὲ ἀργὸς ἦν, ἀλλὰ πολλὰ μὲν οἶδεν ἐπιτηδεύματα, πολλὰ δὲ ἐργόχειρα μετεχειρίζετο).

[75] Certains détails puisés à l'hagiographie byzantine et sud-slave sont à trouver aussi dans P. A. Syrku, *K istorii ispravlenija knig v Bolgarii v XIV veke*, I, Londres, Variorum Reprints, 1972 (= St.-Pétersbourg, 1898), p. 64 (pour Grégoire le Sinaïte callygraphe au Mont Sinaï), 70, 86—87, 149 et 243.

https://biblioteca-digitala.ro